

II

DEUX OUVRAGES D'UN OBLAT DE MARIE ¹.

Les deux volumes que nous présentons à nos lecteurs ne sont déjà plus nouveaux. Il y a environ deux ans que le premier a paru, et le second est en vente depuis une dizaine de mois. On s'étonnera que nous ne les ayons pas annoncés plus tôt ; mais, outre qu'ils sont écrits en anglais et qu'ils ont, par là-même, moins d'intérêt pour nous, qui pouvait deviner que John Priestman cachait le nom d'un Oblat de Marie, du R. P. John FITZPATRICK ? Il était, d'ailleurs, préférable, avant de louer un des nôtres, de le laisser louer par des étrangers.

Les éloges n'ont pas manqué à l'auteur de *God's birds* (les Oiseaux du bon Dieu). En Angleterre et en Amérique, les principaux organes de l'opinion catholique ont rendu compte de son ouvrage, et tous l'ont fait dans les termes les plus favorables. La *Dublin Review* y trouve « condensé le résultat de longues études et d'une érudition très étendue ». — « Pourvu d'une vaste érudition tempérée par une tendre piété et rehaussée par une riche imagination, non moins que par un grand bonheur dans l'expression de ses idées, l'auteur, dit l'*Irish Ecclesiastical Record*, nous a donné un charmant volume ». Il est, au dire du *Freeman's Journal*, « ravissant comme la voix des habitants de l'air dont il traite ». « — On ne pouvait, ajoute le *Dublin indépendant*, souhaiter un livre plus charmant sur ce charmant sujet. » Toutes ces appréciations se résument dans celle du *Weekly Register* : « Cet ouvrage fait honneur à celui qui l'a écrit et au clergé catholique en général. »

(1) *God's birds*, by John Priestman, London, Burns and Oates. — *Father Faber's May Book*, compiled by an Oblate of Mary Immaculate, London, Burns and Oates.

« Tous les oiseaux sont à Dieu, lisons-nous au début, mais ceux de la Bible lui appartiennent à un titre spécial, car, de même que les hommes mettent des oiseaux en cage pour jouir de leurs chants, ainsi Dieu en a-t-il placé dans nos saints livres afin qu'ils y glorifient son nom. »

Ce sont ces derniers qui font l'objet de *God's birds*, une charmante plaquette d'une centaine de pages, petit format in-quarto. Elle renferme dix-sept chapitres, dont chacun, ou à peu près, forme une courte monographie d'un des oiseaux les plus souvent mentionnés dans la Bible.

Ceux dont le nom revient plus rarement dans les pages sacrées sont réunis et traités sous un titre commun. On y trouve reproduits les principaux passages de l'Écriture concernant les oiseaux en général, et *tous* ceux qui ont trait à un oiseau déterminé. Ce n'est pas à dire que le R. P. FITZPATRICK se borne à une simple nomenclature. Les textes qu'il rapporte sont toujours bien amenés. Il fait parler tour à tour le Saint-Esprit, les naturalistes, les poètes et les saints. Ses citations sont entremêlées de légendes naïves, de pieuses allégories, de descriptions charmantes. On dirait un filet ourdi avec art et délicatesse autour de chaque oiseau et lui servant à la fois de cage et de parure. Ce n'est pas un livre d'exégèse, et quelle clarté les textes n'empruntent-ils pas au commentaire qui les accompagne ! Ce n'est pas un livre d'histoire naturelle, et que de détails intéressants on y rencontre ! Ce n'est pas un livre de poésie, et elle y déborde de toutes parts. Ce n'est pas un livre de piété, et toutes les pages en sont pénétrées. Il est également à sa place sur la table d'un salon et dans le parloir d'une maison religieuse.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire nous-mêmes,

quelques extraits aideront le lecteur à se former une idée de l'ouvrage et du talent de l'auteur.

Maître corbeau a l'insigne honneur d'être nommé le premier dans la Bible. Le R. P. FITZPATRICK le trouve moins noir qu'il ne semble l'être en réalité. Encore un peu et il le préférerait à la blanche tourterelle. « L'irisation de son aile, dit-il, peut soutenir favorablement la comparaison avec celle du cou de la colombe. Plus d'une fois, j'ai contemplé les deux oiseaux prenant leur nourriture côte à côte, et ces couleurs jumelles qu'on dirait découpées dans le premier des arcs-en-ciel, brillant d'un même éclat sur le fond noir des plumes du corbeau et sur le fond blanc de celles de la colombe, de beaucoup préférées aux premières, me rappelaient cette consolante promesse de Notre-Seigneur nous assurant que son Père céleste fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, sur les justes et sur les pécheurs. »

Vous ne devineriez pas d'où vient à la huppe cette jolie touffe de plumes qui orne sa tête ? Le voici : « Un jour que Salomon traversait le désert, il allait succomber sous le poids d'une chaleur accablante, quand une troupe de huppés vint se placer, comme un nuage, au-dessus de sa tête afin de le défendre contre les rayons brûlants du soleil. Pour les récompenser du service qu'elles lui avaient rendu, il promit de leur accorder la faveur qu'elles voudraient. Les huppés exprimèrent le désir de porter une couronne d'or semblable à celle du roi. Mais voilà que, poussés par la jalousie, les autres oiseaux se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre. Celles qui survécurent, regrettant leur convoitise première, s'en retournèrent auprès du roi et lui demandèrent à ne porter désormais qu'une couronne de plumes. Si quelqu'un doute de cette histoire, il n'a qu'à bien regarder la première huppe qu'il rencontrera

et il la verra, consciente de l'antique gloire de sa race, incliner et redresser la tête, baisser son aigrette pour la relever ensuite et se regarder avec complaisance dans le miroir de toutes les flaques d'eau. »

On sait que le coucou n'a pas de nid et qu'il dépose ses œufs dans celui du voisin. Une légende bohémienne va nous apprendre pourquoi. « Les heureux habitants de l'air étaient, une fois, occupés à construire leurs nids, quand arriva l'Annonciation de la Vierge. Tous suspendirent le travail en l'honneur d'un aussi saint jour. Seul, paraît-il, le coucou refusa de chômer cette grande fête, et, en punition de ce manque de respect, il fut privé de nid pour toujours. » Pauvre coucou !

Dans le *larus* de la Vulgate on peut voir, non seulement le coucou, mais encore la mouette de mer, oiseau commun en Palestine. Et l'imagination de nous ramener dix-huit siècles en arrière pour nous faire contempler ce tableau :

« Le soir commence à étendre son ombre sur la mer de Galilée, et Jésus dort dans la barque ballottée par la tempête. Une mouette attardée suit le sillage, luttant bravement contre l'orage déchaîné, poussant des cris aigus qu'on dirait échappés d'une poitrine humaine, se laissant tomber, par intervalles, pour s'y reposer un instant sur le sein de la mer en courroux. Et quand Jésus se lève pour apaiser les vents et les flots, il semble montrer du doigt le courageux oiseau qu'on aperçoit encore, dans l'obscurité de la nuit qui avance à grands pas, reposant sur les vagues aussi tranquillement que sur sa couvée : bel exemple de confiance pour ses disciples, tandis qu'il leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Le pélican est l'emblème de l'amour maternel. Il mérite la réputation dont il jouit, s'il est vrai, comme on le

dit, qu'il s'ouvre la poitrine pour faire boire son sang à ses petits, quand il n'a plus rien à leur donner en nourriture. Mais voici ce qu'il en est en réalité.

« Cet oiseau vit des fruits de la pêche. Il porte suspendu à son cou un sac élastique pouvant contenir, à ce qu'on assure, une dizaine de litres. C'est dans cette poche qu'il met le poisson à mesure qu'il le prend. Lorsqu'il veut l'en retirer pour s'en nourrir, lui et sa couvée, il est obligé de presser contre sa poitrine l'extrémité de la mandibule supérieure, et ce point rouge, aperçu au milieu des plumes toutes blanches, produit l'effet d'une goutte de sang. Telle est, sans nul doute, l'origine de la légende qui met autour du pélican une auréole de gloire et d'honneur. »

A un enfant de la verte Érin, la vue d'un nid dépouillé de son trésor et mis en pièces rappelle tout naturellement une scène d'éviction en Irlande.

« Dans ses heureux jours, sur cette terre infortunée, en regardant avec orgueil sa douce compagne et ses tendres petits pressés autour de lui, plus d'un avait dit, comme Job : « Je mourrai dans mon petit nid ! » Mais, à présent que ce nid est détruit et que ses débris gisent épars le long de la route, le père et la mère, dans l'amertume de leur chagrin, évoquent le souvenir de leurs illusions évanouies, lui, renonçant déjà à l'espérance, elle, s'y attachant encore comme à une amie qui console et fortifie, tandis que, tout près d'eux, leurs enfants, uniquement sensibles aux peines de l'heure présente, font entendre des cris étranges et nouveaux. »

Ce qu'il y a peut-être de plus curieux concernant les oiseaux de la Bible, c'est que la chauve-souris — une amie que tant de personnes désirent voir à une si grande distance — ait été placée parmi eux, quoique mammifère, et non à côté de la souris, sa cousine, sur la liste des

animaux impurs dont l'usage était défendu par la loi. Cette flatteuse classification, suivie d'ailleurs par Spencer, Scott et plusieurs autres poètes, inspire au R. P. FITZPATRICK la pieuse réflexion que voici :

« Lorsque je vois, dans la Bible, comment les auteurs sacrés, écrivant sous l'influence divine, ont compté la chauve-souris au nombre des oiseaux du bon Dieu — en dernier lieu, il est vrai, mais parmi eux, tout de même — bien que, de sa nature, elle n'ait aucun droit à cette place, une pensée me rend heureux : je me plais à espérer, comme une faveur à laquelle je n'ai aucun titre en rigoureuse justice, mais sur laquelle l'infinie bonté de Dieu me permet de compter, que l'ange du Seigneur, guidé par le même souffle de l'Esprit-Saint, écrira mon nom quelque part, ne fût-ce qu'à la fin de la dernière page, dans le Livre de vie. »

Le R. P. FITZPATRICK étant prêtre et missionnaire, nul ne peut s'étonner qu'il prêche un peu, même lorsqu'il écrit. Mais ses sermons sont de ceux où l'on ne dort pas. En voici deux spécimens :

« On peut affirmer, dans plus d'un sens, que le coucou s'est fait un nom. Il le dit, ou plutôt, selon la remarque de Wordsworth, il le crie à tout passant. C'est au point qu'en plusieurs langues, en anglais, en français, en arabe, ce mot a passé de la langue de l'oiseau dans celle de l'homme. Je me souviens d'avoir entendu, à minuit, un coucou répéter son nom à la jeune lune, de peur qu'elle ne l'oubliât dans sa course.

« Le coucou fait encore exception en ceci : on l'aime, quoiqu'il parle toujours de lui-même, et il ne fait jamais plus de plaisir aux autres que lorsqu'il cherche sa propre satisfaction. Prenons garde de l'imiter, nous ne serions pas aussi heureux. La note monotone du coucou n'a pas besoin d'excuse, si nous nous rappelons qu'au dire des

Hindous elle est une invocation continuelle de Dieu. »

Après le coucou, le paon. Il nous vient de l'Inde. Les vaisseaux de Salomon l'amènèrent en Palestine avec le singe, son compagnon de voyage. Des paons et des singes faisant ensemble la traversée, que ce devait être comique ! « Il me semble voir les paons se panader chaque jour au soleil, écrit le R. P. FITZPATRICK, et, avec une satisfaction manifeste, déployer sous les yeux des marins émerveillés leur queue aux prismatiques et luxueuses couleurs. Puis, quand les matelots, habitués à cette représentation, se furent éloignés un à un, les oiseaux, faute de spectateurs plus distingués, firent de leur mieux pour gagner l'admiration des singes. Ceux-ci, qui pourrait en douter ? ne manquaient pas de contrefaire les paons. Ils imitèrent sans trop de peine la voix criarde et le port majestueux et fier de l'oiseau ; mais c'est en vain qu'agitant vivement et enroulant leur pauvre et maigre appendice, ils auraient essayé de faire la roue. Cette dernière partie du programme, ils laissèrent à d'autres le soin de la remplir... aux messieurs et aux dames qui, parés de leurs plus beaux atours, se prélassent et se pavant, cherchant à fixer tous les regards. »

Concluons cette série, déjà trop longue, de citations par une page où il nous semble qu'on trouve réunies les qualités principales de l'auteur.

« Adoratrices du feu, les hirondelles suivent l'astre du jour dans sa marche et érigent sous plusieurs ciels leurs mignons sanctuaires en l'honneur de celui qui a « établi « son tabernacle dans le soleil ». Peut-être celles que nous voyons arriver parmi nous sont-elles de petites pèlerines revenues de leur voyage annuel en terre sainte, car il y en a plusieurs espèces en Palestine et aux autres pays bibliques, et, là-bas comme ici, elles émigrent. Il est doux de penser qu'elles ont visité les

lieux où, durant la vie mortelle de Notre-Seigneur, des membres de leur famille construisaient leurs nids au bord du toit, peut-être, de la sainte maison de Nazareth, avec l'argile foulée par ses pieds sacrés, et prenaient leurs ébats dans le beau ciel bleu que ses yeux bénis aimaient à contempler.

« Une fois, loin, bien loin d'ici, sur une terre australe, je comptai environ trois cents nids d'hirondelles suspendus à une grande construction, du côté exposé au soleil. Sur la porte entr'ouverte de leurs jolis cottages, bâtis sur deux rangs, le long du toit et à des distances égales, comme des maisons bordant une rue, les heureuses petites ménagères se tenaient debout, et je pus les entendre babiller avec leurs voisines jusqu'à la fin du crépuscule. C'était un charmant spectacle, charmant et triste à la fois, car il me faisait soupirer après la patrie absente, comme soupirera toujours, à la vue des hirondelles, quiconque est loin de son pays.

« Hier seulement, semble-t-il, les hirondelles sont venues, et elles nous quitteront demain. Dieu dit à l'hirondelle, comme jadis le centurion au soldat : « Va ! » et elle part ; et une autre fois : « Viens ! » et elle arrive, et l'oiseau reconnaît la voix du Seigneur dans le mystérieux et irrésistible instinct qui le pousse, quand les jours se font courts et sombres, à traverser les continents et les mers pour trouver, avec un autre été, l'azur d'un nouveau ciel. »

« Nous sommes, nous aussi, des oiseaux de passage, car « nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente, « et nous en attendons une que nous habiterons un jour ». Lorsque l'hiver de la mort arrivera, semblables à de jeunes hirondelles qui, pour la première fois, essayent la force de leurs ailes et s'aventurent en tremblant dans l'espace, nos âmes, se livrant, avec une confiance mêlée de crainte,

à la conduite de la Providence, prendront leur vol vers la demeure éternelle du ciel, où elles seront accueillies par notre Père céleste qui les réchauffera aux glorieux rayons de sa face et au contact de son cœur. »

En lisant telle et telle page, en voyant, par exemple, l'auteur se frapper la poitrine au souvenir des nids qu'il a dévalisés lorsqu'il n'avait pas encore douze ans, quelques-uns seront tentés de lui reprocher ce qu'ils oseront peut-être appeler sa naïveté et ses enfantillages. Mais, s'il avait moins d'innocence, parlerait-il aussi bien des oiseaux et serait-il aussi touchant ? Appartiendrait-il à la famille des saints et à celle des poètes ? François d'Assise réprimandait les bouchers, ces cruels, disait-il, qui égorgeaient ses frères les petits agneaux. Quant aux poètes, si tous ne sauraient pleurer de tendresse, comme Victor Hugo (1), sur les araignées et sur les limaces, ni chanter le baudet qui meurt sous les coups « pour n'avoir pas voulu écraser un crapaud » (2), du moins nous avertissent-ils, avec Wordsworth, de prendre garde « que dans nos plaisirs et nos fêtes entre jamais la souffrance du plus petit des êtres capables de sentir ». Or, a dit Joubert, il ne faut jamais, en poésie, penser autrement que les poètes, ni, dans les choses de la piété, autrement que les saints.

On se demandera, sans doute, quel but a eu en vue l'auteur de *God's birds*. Mais est-ce qu'il s'est proposé un but ? Les oiseaux du bon Dieu ! Il se sera laissé tenter par un sujet si plein de promesses, et il aura fait œuvre d'ar-

(1) Pleurez sur l'araignée immonde, sur le ver,
Sur la limace au dos mouillé comme l'hiver,
Sur le vil puceron qu'on voit aux feuilles pendre,
Sur le crabe hideux, l'affreuse scolopendre,
Sur l'effrayant crapaud, pauvre monstre aux doux yeux.

(*Les Contemplations*, liv. VI, XXVI.)

(2) *La Légende des siècles*, t. II, XIII.

tiste, sans se préoccuper autrement de l'utilité de son travail. Ce n'est pas à dire qu'il n'en ait aucune. D'abord, il intéresse vivement le lecteur. On ne saurait parcourir ces pages si attachantes sans tomber sous le charme. A mesure que passent devant nos yeux ces portraits faits de mains de maître, nous voyons en esprit et nous entendons les oiseaux dans les lieux mêmes qu'ils ont choisis pour demeure, sur la montagne, dans la lande, au bord des eaux. « Tantôt, c'est l'aigle qui plane au-dessus du Liban, dans l'azur du ciel où il est né; tantôt, c'est la douce tourterelle qui roucoule dans les oliviers du jardin de Gethsémani où elle a caché son nid. Ici, aux pâles lueurs de la lune, le pittoresque héron apparaît, debout sur un pied, au milieu des papyrus qui hérissent les rivages de la mer de Galilée; ailleurs, la première volée d'hirondelles prend son essor vers le nord, où elle a hâte de venir jouir de notre premier été, et elle arrive parmi nous, portant encore, comme une bénédiction, sur les ailes quelques rayons du soleil radieux de terre sainte; ou bien, spectacle plus émouvant encore, la poule rassemble ses petits sous ses ailes près de l'endroit où, de l'abondance de son Sacré Cœur rempli d'ineffables désirs et de regrets infinis, Jésus parla au peuple de Jérusalem des choses qu'il aurait voulu faire en sa faveur. »

Le R. P. FITZPATRICK n'a pas voulu seulement nous intéresser, il s'est encore proposé de rendre les oiseaux plus aimables à nos yeux. Pour épigraphe, il a choisi ce quatrain de Coleridge : « La meilleure prière est faite par celui qui aime le mieux — toutes les créatures, les plus petites comme les plus grandes; — car le cher Seigneur qui nous aime — a fait et aime toutes choses. » Ce n'est pas difficile d'aimer les oiseaux, ils sont si aimables de leur nature ! Mais ici, combien ils le paraissent davantage dans le cadre où ils se présentent à nous et

où nous voyons Dieu lui-même les reconnaître pour siens, parler d'eux avec tendresse, les entourer de soins touchants, et conclure avec eux, non moins qu'avec nous, des pactes d'alliance !

Mieux connus et plus aimés, les oiseaux à leur tour nous aident à mieux connaître et à aimer davantage Celui qui les a faits.

Elien rapporte qu'un habitant de la Lybie, nommé Psaphon, ayant pris un certain nombre d'oiseaux, leur apprit à répéter ces mots : « Psaphon est Dieu. » Quand il les jugea suffisamment instruits, il les rendit à la liberté. Les oiseaux, en se dispersant, n'oublièrent pas leur leçon. A force de la leur entendre réciter, les Africains, frappés d'un prodige qu'ils ne pouvaient s'expliquer, finirent par croire que Psaphon était vraiment Dieu, et ils lui décernèrent les honneurs divins.

C'est une jolie fiction ! Mais elle est tout au plus une ombre bien pâle de cette vérité éclatante : que, de mille manières, par leurs nids, leur chant, leur vol, les oiseaux proclament hautement la providence du Créateur. Cela est doublement vrai des oiseaux de la Bible, dont Dieu a daigné nous parler lui-même par la bouche des auteurs inspirés, et tout particulièrement du petit nombre de ceux — vrais oiseaux du bon Dieu, en vérité ! — qui furent bénis par les paroles tombées des lèvres du Verbe incarné.

Et de même que les oiseaux connaissent Dieu, Dieu aussi les connaît. On n'a qu'à parcourir *God's birds* pour s'en convaincre. Lu comme il doit l'être, avec le souvenir bien présent à l'esprit que nous aussi, non moins bien que les oiseaux, nous sommes l'objet des tendres soins de la Providence, et que nous avons beaucoup plus de prix à ses yeux, ce livre ne peut que nous aider à rendre entièrement vraies ces consolantes paroles

du divin Maître : « Je connais les miens et les miens me connaissent. »

Ce compte rendu dépasse de beaucoup les limites que nous nous étions fixées, et nous n'avons pas encore parlé du *Father Faber's May Book*. Il est pourtant délicieux, ce volume de tout petit format, sous sa couverture d'azur, avec ses tranches dorées, surtout avec ses trésors cachés à l'intérieur. Pour en dire tout le bien qu'il mérite, le temps et l'espace nous font défaut. Heureusement que son éloge est facile à faire. Hormis la préface — une petite page — il n'y a pas dans ce livre une seule ligne, un seul mot qui ne soit tiré des œuvres du P. FABER. S'il en est ainsi, répondra-t-on, quel est le mérite de l'auteur? Mais c'est précisément d'avoir composé un excellent mois de Marie rien qu'avec des emprunts faits à l'illustre écrivain. La tâche n'était, d'ailleurs, pas aussi aisée qu'on pourrait le croire. Elle demandait beaucoup de travail, de jugement et de goût. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle a été accomplie avec un entier succès. On trouve dans ce livre, pour tous les jours du mois de mai, deux ou trois pages de prose, une pièce de poésie et, en guise de bouquet spirituel, une oraison jaculatoire rythmée. Peut-être, sur un ou deux points, l'ordonnance des sujets pourrait-elle prêter flanc à la critique, et nous avons regretté, dans ce volume comme dans le précédent, l'absence de toute table de matières; mais ce sont là des vétilles auxquelles il vaut mieux ne pas s'arrêter. Les extraits sont toujours faits avec discernement, et la plupart sont remarquables. La lecture de chaque jour n'est pas longue, elle ne demande que quelques minutes; mais combien elle est attrayante et instructive! Chaque page de ce volume renferme une ou plusieurs fleurs sur lesquelles l'esprit peut aller butiner sans cesse, toujours sûr d'y trouver un miel abondant.

« Lorsqu'une bonne chose a été enfin bien faite, dit le *Weekly Register*, on s'étonne qu'elle n'ait pas été faite plus tôt. Tel est le cas pour le *Mois de Marie du Père Faber*. Mais l'auteur est un de ceux qu'on ne perd rien à attendre, car il semble avoir hérité, pour une bonne part, du talent poétique et de la tendre piété de l'écrivain dont il a fait une étude approfondie. On le voit, bien qu'il n'y ait pas un mot, dans le livre, qui ne soit extrait du P. FABER. »

Pour juger de l'habileté d'un orfèvre, il suffit de voir un diamant taillé de sa main. Le R. P. FITZPATRICK nous a livré deux bijoux. C'est plus qu'il n'en faut pour nous donner une juste idée de son talent et nous faire conserver les meilleures espérances. Nous lui disons donc en terminant : *Profer de thesauro tuo nova et vetera!*